

À propos de Thomas Henriot – Cuba si

Thomas Henriot, né à Besançon en 1980, artiste nomade, a planté sa tente un moment à l'Institut supérieur des beaux-arts de Besançon (4 décembre 2011-11 janvier 2012). Les illustrations insérées dans ce numéro des *Lettres comtoises* rendent compte de cet événement (photographies de Serge Mascret).

Vivre le dessin

Thomas Henriot dessine. Sur le motif. Au Maroc, au Liban, au Togo, en Chine, en Argentine, à Oman, au Mali, en Mauritanie, en Inde, à Marseille, à Cuba, au Brésil, partout où ses pas le mènent à la rencontre des autres et de terres étrangères. Son art lui sert de lien et de langage pour entrer en communication avec les spectateurs inconnus qui assistent à l'élaboration de ses œuvres. L'artiste dessine au sol plusieurs heures d'affilée, sans interruption, en public, et la présence de son corps au travail reste à jamais marquée dans ses rouleaux qu'il transporte avec lui, peintures légères et nomades.

Il réalise ses peintures sur de longues bandes de papier japon de 45 centimètres de large et pouvant aller jusqu'à à 30 mètres de long qu'il déroule au fur et à mesure de l'avancement du dessin, posant sa composition de façon quasi spontanée, presque aléatoire. Il juxtapose au motif figuratif, paysage, architecture, personnages, le frottage d'éléments réels

qui sont à sa disposition autour de lui. Il mêle ainsi la représentation et son empreinte, l'image et la réalité.

L'encre de Chine, rehaussée quelquefois d'encre de couleur, est sa technique privilégiée, dont il a approfondi la connaissance auprès de peintres traditionnels chinois, lors d'un séjour en Chine populaire en 2005. La vivacité du trait, sa continuité, l'ampleur du geste, donne une originalité à ces documentaires de voyage, albums de souvenirs, mais aussi aboutissement d'une performance chorégraphiée dans l'espace urbain, gestuelle qui organise l'espace du dessin en processus existentiel.

L'expérience de ses nombreux voyages en Inde, et notamment à Bénarès, a marqué une étape essentielle dans sa démarche, celle de placer ses peintures au cœur d'une culture différente, dans une concentration proche de la méditation.

L'ensemble présenté au musée de Dole a été réalisé à Cuba, lors d'une résidence pour un projet rendant hommage à l'écrivain cubain Reinaldo Arenas. Thomas a mis ses pas dans ceux de l'écrivain et dessiné dans quatre lieux de La Havane qui ont marqué l'existence d'Arenas : le parc Lénine, l'hôtel Monserrate, l'ancienne prison du Morro et la plage de La Concha. L'artiste opère un va-et-vient entre le présent et le passé, entre sa vie et celle d'Arenas, entre le Cuba d'hier et celui d'aujourd'hui. Il retrouve les traces tragiques de l'écrivain, persécuté par le régime castriste pour homosexualité, qui connut la prison, les camps puis l'exil aux États-Unis, le sida et le suicide. Il rend compte d'une réalité poétique et des rencontres que son activité d'artiste peignant sur le motif occasionne.

Il décrit ainsi son projet cubain : « Tout le travail est envisagé comme un projet d'installation dont le centre nerveux est la plage de La Concha, sorte d'“hétérotopie” : c'est un lieu de ren-

contre pour les homosexuels, une plage de pêche et de rites religieux, où l'on sacrifie des oiseaux en même temps que l'on peut suivre au loin les interpellations policières ou les baignades indolentes des familles cubaines. Une inquiétante mélancolie émane de ce lieu où j'ai choisi de me rapprocher du sol pour effectuer une série de dessins : sable, feuilles, détritiques figurant le passé, comme les indices du parcours d'Arenas, reliques rappelant sans cesse l'imminence de la mort, la vanité. Le mélange du rite et du profane y cristallise la beauté et le dégoût : la peur et la rébellion cernent le territoire. »

La démarche de Thomas Henriot est tout à fait singulière car elle conjugue à la fois un vrai savoir-faire traditionnel, une découverte du monde pleine d'allant, un engagement de son métier d'artiste confronté en direct aux regards, une expérience physique du dessin en jet continu.

*Anne Dary **

* Conservatrice en chef des Musées du Jura (mars 1993 - septembre 2012) ; conservatrice du Musée des Beaux-Arts de Rennes depuis octobre 2012 ; spécialiste d'art contemporain.

Digression

Sur de longs rouleaux de papier japon, tracé à l'encre et au pinceau parmi les paysages, un jeune homme. Il est le narrateur de cette histoire sans début ni fin. De son lit en papier, il rêve La Havane.

Ces rouleaux, allant jusqu'à 22 mètres de long, épousent l'abrupt mur et la courbe au sol, ou flottent suspendus, déployant l'itinéraire peint en entier. Ils n'illustrent pas un propos mais délivrent un processus écrit par les dessins eux-mêmes.

Mise en scène d'une chorégraphie urbaine : peindre sur le motif, des heures durant, la ville et la mer, le hasard des rencontres. Le mince papier relève les empreintes du sol – plages sombres – bande enregistreuse où l'on est tantôt face à l'immensité, tantôt face au détail d'un objet à l'abandon, au grain d'une peau, à la vacuité d'un regard.

Nous sommes avec lui, avec eux dans cette maison. Elle dit la disparition, et l'intuition de joies prochaines. Danse mortuaire autour des portraits de famille, rite exhumant les sensations passées, du présent... Le dessin achevé ne sera pas retouché ; instantané, il préfère demeurer dans ses temps.

Un rouleau écrit serpente au sol et s'élève en volume. On retrouve à son envers, en transparence, l'opacité du signe. Écrire en images, écrire en plein l'expérience physique du trait.

Dans la demeure craquelée, le pinceau entonne des chants ;
l'ombre déposée fait voir une lueur : la langueur d'un corps
endormi. L'homme se redresse à peine éveillé, nous regarde.

Tout à l'heure sa voix montera dans l'air.

Le lieu du dessin changé en espace (comme une hétérotopie)
interroge notre perception.

L'invitation est pudique, à la digression : ne pas dévoiler et
voir seulement ce qui est montré, ici l'impénétrabilité des lieux
et des êtres. Dans les corps, les continents, des aliénations
s'enlacent sans percer le mystère.

Incrédulité de l'homme devant la mort.

Glisser d'une architecture jusqu'au bord de la mer, ou
remonter vers la ville, il ne choisit pas, car le rouleau,
impermanence, en digérant les avenues stridentes, le ramène au
silence, à l'hésitation. Il atteint à l'orée du papier le vestige d'un
espace vierge, contenu, et fait dans l'objet banal une rencontre.

Thomas Henriot













